

J'ESPÈRE QU'ON SE SOUVIENDRA DE MOI

Texte de Jean-Marie Piemme | Mise en scène Sébastien Bournac



TR
TABULA RASA

REVUE DE PRESSE

Octobre 2016

WEBTHEATRE

Gilles Costaz

UNE GRANDE CRÉATION À TOULOUSE

Entretien avec Sébastien Bournac

Nouvelle ère pour le théâtre Sorano à Toulouse. Conventionné par la ville et gérée par l'association Tabula rasa, cette belle salle au fronton antique parie à présent sur la création moderne, avec les choix de Sébastien Bournac, le nouveau directeur dont le spectacle, *J'espère qu'on se souviendra de moi* de Jean-Marie Piemme, ouvre la saison. Donc tout un symbole pour un théâtre qui renaît.

Ce spectacle est né d'une commande que vous avez passée au grand auteur belge qu'est Jean-Marie Piemme. Comment ce projet a-t-il pris forme ?

Sébastien Bournac : J'avais monté, avant d'être nommé directeur artistique du Sorano, une pièce de Piemme, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*. Nous nous connaissons donc. Il y a longtemps que je tourne autour d'un téléfilm de Rainer Werner Fassbinder, *Je veux seulement que vous m'aimiez* : en 1967, Fassbinder s'était passionné pour un détenu, un jeune homme mal-aimé qui avait fini par commettre un meurtre, et s'était projeté dans ce personnage. J'en ai parlé à Piemme, que je suis allé revoir à Bruxelles, et j'ai fait traduire par Irène Bonnaud des témoignages authentiques parus en Allemagne. Piemme s'y est intéressé. Je lui ai passé une commande qui précisait que le texte devait comprendre une série de prises de paroles.

Le texte de Piemme est-il composé d'une succession de monologues ?

Ce sont six personnes qui parlent de Carlos, le travailleur manuel

incarcéré : ses parents, son épouse, la grand-mère de l'épouse, l'employeur et un témoin. Ce sont des prises de parole individuelles. Mais c'est dans une construction globale. Ce que chacun dit dépasse l'histoire de chacun et rejoint de grandes questions : qu'est-ce qu'être le père ou la mère d'un meurtrier ? Quels rapports le criminel peut-il avoir aux parents, au travail, à l'amour ? Nous ne sommes plus en 1967. Ces figures parlent d'aujourd'hui. Le texte de Piemme est très marqué par les attentats. Il donne à voir quelle onde de choc produit un fait traumatisant dans nos vies et comment il les repositionne.

Qu'apporte l'écriture de Jean-Marie Piemme à un projet qui vient de vous ?

Tout son regard cynique réjouissant ! J'aime tellement son esprit ! Son écriture fait superbement confiance au langage. Elle tisse si bien les rapports de la fiction et du réel. Il écrit aussi dans la joie de l'énergie théâtrale qui va venir. Le théâtre, c'est des nageurs, pas des noyés. Et la parole, c'est l'action ! Piemme a créé un kaléidoscope passionnant, un puzzle où le spectateur va fabriquer son chemin.

Avec pas mal de problèmes posés au metteur en scène ?

C'est une expérience, à laquelle participent sept bons acteurs et un musicien qui travaille avec un piano « préparé ». La scénographie, toute en miroirs, est motorisée. Elle tourne et permet au spectateur de voir son propre reflet. On a travaillé tantôt avec un acteur seul tantôt avec tous, afin d'arriver à la choralité, à partir de ce texte très ludique, et très polar.

Octobre 2016

BOUDU LE MAG

Sébastien Vaissière

AVANT LA SCÈNE

Le 6 octobre à 20h, le rideau du Sorano se lèvera sur la première création maison de son nouveau directeur, Sébastien Bournac. Ce dernier, davantage porté sur la prise de risque que sur la prise de tête, a laissé Boudu tirer le fil de son inspiration, pour détricoter la somme de hasards, de références, d'échanges et de sueur qui fut nécessaire à la fabrication de la pièce. Une exploration qui commence par un crime sans mobile et finit par une pièce sans dialogues.

Théâtre Sorano, deux semaines avant la première. En traversant le hall en travaux, on respire un air mouillé qui sent la peinture fraîche et le café chaud. Au mur, l'affiche de la pièce et ce titre en caractères gras : *J'espère qu'on se souviendra de moi*. Ça sonne comme l'expression d'un désir de postérité, mais c'est une fausse piste : Sébastien Bournac court après beaucoup de choses (le temps, les comédiens, ou les messages téléphoniques), mais pas après la gloire. « Durer

ne m'intéresse pas et je n'ai aucune vanité, confesse-t-il. Je fais du théâtre pour partager des idées, du plaisir et une vision du monde. Je ne crois qu'à l'instant et à ce qu'on partage au moment de la représentation. »

D'ailleurs, le titre n'est pas de lui mais de Jean-Marie Piemme, à qui le metteur en scène a passé commande du texte, voilà un peu plus d'un an, dans des conditions que l'auteur belge n'a pas oubliées : « Un jour il me téléphone et me dit : "Tu connais le film de Fassbinder *Je voudrais seulement que vous m'aimiez* ? Regarde-le et dis-moi ce que tu en penses". C'est tout ! Ce n'est que bien plus tard qu'il m'a proposé d'écrire une pièce à partir du film. »

Dès le premier coup de fil pourtant, Bournac a une idée en tête. Depuis des années, il est fan de Fassbinder, le cinéaste allemand phare des années 1970. Un jour de 2012, en passant devant l'Utopia, il découvre l'affiche de *Je voudrais seulement que vous m'aimiez*, et en même temps l'existence de ce film écrit pour la télé allemande en 1976 et

jamais projeté en France. L'histoire d'un jeune maçon qui veut acheter l'amour des autres en les couvrant de cadeaux, et obtenir la reconnaissance par le travail. Ne recevant rien en retour, broyé par la société de consommation, il finit par commettre un crime sans mobile, comme pour s'extraire de la communauté des hommes.

Du Fassbinder et de la boxe

Quand il sort de la salle, Sébastien Bournac est fasciné par ce qu'il vient de voir : « Le film saisit la question de la vie, et celle de la confusion des sentiments et du matérialisme. » Une fois chez lui, il se rue sur internet pour en apprendre davantage, découvre que Fassbinder s'est inspiré du témoignage authentique d'un détenu condamné à perpétuité, publié dans un essai sociologique sur les prisons, et que si le film n'était jamais sorti en France, c'est à cause d'une histoire de droits liée à cette étude. Il achète le livre, fait traduire le témoignage utilisé par Fassbinder, en dévore les 40 pages, et décide d'en faire la base de sa prochaine création : « Je voulais quelque chose de neuf. Pas une simple réécriture. Il me fallait trouver un biais, une idée. »

L'idée jaillit quelques mois plus tard, dans un théâtre de Montréal. Sébastien Bournac raconte que ce soir-là, il assiste à une représentation de *J'accuse*, une pièce écrite par Anick Lefebvre, jeune auteure canadienne. Cinq portraits de femmes à travers cinq monologues. Il se dit sidéré par ce qu'il voit et entend, émerveillé par l'énergie que dégagent ces prises de paroles, et par cette ambiance à mi-chemin entre le stand-up et le meeting politique : « Je me suis dit : c'est ça qu'il faut faire... Retrouver l'énergie de la parole ». C'est après cette révélation que le téléphone sonne une deuxième fois chez Jean-Marie-Piemme. La commande est simple : s'inspirer du film de Fassbinder et en tirer une suite de sept prises de parole. L'auteur jubile : pas de dialogue mais de la parole choc. Exactement ce à quoi il aspire : « Le théâtre c'est de la boxe... même pour moi qui ne suis pas sur le ring. Ce n'est pas qu'une affaire de sens. C'est surtout une affaire d'énergie, de contact. »

De la télé et un prétexte

Emporté par son élan, Jean-Marie Piemme plaque sur les motifs de Fassbinder ses propres thèmes de prédilection : le rapport père-fils, le sens du travail, la question de l'absolu, l'écart entre la réalité et l'idée qu'on s'en fait, l'illusion qui fait vivre, et celle qui tue. Le tout immergé dans le monde d'aujourd'hui, dont il prend le pouls dès que l'occasion se présente : « Je regarde les gens vivre. Je les écoute parler.

Je regarde la télé, aussi. Non pas que ça m'intéresse, mais on y voit toujours des gens qui prennent la parole. J'ai plaisir à imaginer la vie des autres. Être dans un métro, me mettre en face de quelqu'un et me dire : qui est-ce ? »

Une fois écrit, le texte fait des aller-retours entre l'auteur et le metteur en scène, profite de quelques améliorations après la lecture par les acteurs, et revêt sa forme définitive. La trame du film est respectée : un meurtre gratuit bouleverse la vie d'un homme et de ses proches. Le reste de l'intrigue est à peine esquissé, comme laissé à l'appréciation du spectateur. Piemme le revendique : « Ce n'est pas une pièce policière. Le meurtre est un prétexte, une pierre jetée dans un lac, et qui fait des vagues. Il oblige les personnages à se repositionner dans le monde, et à travers eux, je me positionne moi aussi. »

Ce sont toutefois les comédiens que ce texte oblige le plus à se repositionner. Rigoureusement choisis par Sébastien Bournac, ces derniers n'ont jamais joué ensemble et jamais interprété de prises de paroles de ce type.

Des choses vues, lues, vécues

Plus inhabituel encore, ils ont découvert le texte collectivement, en présence de l'auteur, au cours d'une lecture à haute voix qui a marqué Pascal Sangla, interprète de l'employeur de Carlos, le jeune assassin : « On ne peut pas se planquer aussi facilement que derrière un dialogue. C'est déstabilisant, mais Sébastien Bournac est radical, et j'ai confiance en lui. » Pour trouver la clef de son personnage, chacun adopte une méthode différente. Alexandra Castellon, l'épouse de l'assassin, y pense continuellement et murmure son texte partout : sous la douche, dans le métro, dans la rue. Benjamin Wangermée, interprète de l'assassin, compte sur « l'accumulation de mots qui, naturellement, finiront par donner corps au personnage ». Régis Goudot, qui a déjà interprété du Piemme mis en scène par Bournac dans *Dialogue d'un chien avec son maître*, tâtonne encore : « C'est un peu comme une fouille archéologique. Chaque jour de travail révèle une part du mystère. Un monologue comme celui-là, c'est un grand saut dans le vide. Il faut trouver l'évidence du moment présent ». Sur les conseils du metteur en scène, certains s'imprègnent d'ambiances de spectacles, de livres ou de films : Von Trier pour Alexandra Castellon, Almodovár pour Alexis Ballesteros, qui raconte être allé chercher, pour composer son personnage du livreur de pizza, « des choses intimes qu'on ne confie à personne, pas même à ses potes. », la lecture de *l'Éloge du Carburateur*, de Matthew Crawford,

Octobre 2016

LE BRIGADIER

Bénédicte Soula

WE NEED TO TALK ABOUT CARLOS

Avec sa dernière création, Sébastien Bournac revient à Fassbinder. Et aussi à Jean-Marie Piemme. Réunit en un seul coup le cinéaste fétiche (déjà approché avec *Dreamers* en 2011 et dont il adapte désormais un téléfilm) et le dramaturge belge rencontré pour *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* (repris d'ailleurs en janvier au Sorano). Il faudrait même ajouter une énième source d'inspiration : une étude allemande sur les conditions de détention dans les années 70, fondée sur des témoignages de prisonniers. Rainer Werner Fassbinder s'est servi de l'un d'eux pour son téléfilm sorti en 1976. Bournac, lui, a non seulement vu le film, mais est parvenu à se procurer l'étude et à en faire traduire la partie qui a intéressé le cinéaste (et qui sera lue le 26 septembre à la Cave Poésie). Enfin, un spectacle à Montréal – dont le sujet est très éloigné de tout cela – a néanmoins suggéré au metteur en scène la forme définitive de la pièce : une succession de prises de parole individuelles, livrées « après coup » sur le plateau... Cette série de mises en abyme en dit long sur le processus de maturation de cette création, comme une longue enquête jusqu'aux sources de l'histoire, qui, bien entendu, évolue au fil des contributions nouvelles... L'histoire, c'est celle d'un

sordide fait divers, qui déjà passée par le regard de Fassbinder devient le portrait en creux d'un jeune meurtrier et surtout de l'entourage de cet homme. Dans la version totalement réinventée pour la scène, les sept personnages d'origine sont conservés : un père, une mère, une épouse... mais aussi la grand-mère de l'épouse, l'employeur, un témoin, et Carlos le meurtrier... S'ils se racontent toujours à l'aune du drame, cela passe par une mise en scène kaléidoscopique, reposant sur la forte présence des comédiens. Séverine Astel, Régis Goudot, Raouya, Pascal Sangla, Alexandra Castellon (rappelez-vous la bonne Mary dans la *Cantatrice chauve* de Laurent Pelly) et les autres, tentent chacun à tour de rôle de reconstruire, au travers d'une parole rendue très actuelle par Jean-Marie Piemme, les existences fractales d'une société blessée. Bien sûr que cela va percuter d'autres paroles meurtries, d'autres questionnements douloureux, que les attentats à répétition vécus en France ces dernières années font resurgir à longueur de journaux télévisés. Mais reste la magie du théâtre, unique en son genre, et espérons qu'éprouvée tous ensemble dans la chaleur du théâtre Sorano, l'expérience sera pour le moins cathartique. Il paraît même qu'on y rit.

Novembre 2016

FLASH HEBDO

Cécile Brochard

PETIT MEURTRE EN FAMILLE

Sébastien Bournac lui avait emprunté l'an dernier *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* où nous sautait à la gueule sa carnassière prose. Jean-Marie Piemme a mis cette fois ses mots fiévreux plein la bouche de six comédiens, sur une partition de commande, autour d'un fait divers.

Parce qu'il voulait poursuivre la collaboration avec l'auteur susnommé, partir d'un meurtre banal (prétexte d'un téléfilm de Fassbinder) et travailler avec ces comédiens-là, Sébastien Bournac a construit sa dernière création sur un faisceau d'envies.

Un projet libre et ouvert aux possibles. Pour preuve la modification intervenue depuis la première du spectacle, qui a vu disparaître un personnage et un pan du texte. Travailler en duo avec l'auteur, c'est pouvoir ajuster l'écriture aux échos qu'en fait vibrer la salle.

Pas de dialogue mais des ricochets de paroles

Sur scène vivent des figures, archétypes cernant le meurtrier, un jeune homme qui chez Fassbinder voulait seulement qu'on l'aime et qui espère là qu'on s'en souviendra. Il a tué, sans préméditation ni remords la Mère, le Père, le Patron, le Témoin, l'Épouse. Tous ont à la bouche une lecture de son acte, de son onde de choc sur leur vie.

Chacun sa version, unifocale, étanche à celle des autres comme sont dissociées les présences dans la scénographie de Christophe Bergon. Des miroirs verticaux tournent sur leurs axes, isolant les personnages tout en les mettant, jeux de reflets et frôlements, en mouvement et en lien.

Pas de dialogue mais des ricochets de paroles qui tentent une polyphonie morcelée, pour dire le collectif, la globalité d'un monde violent, nimbé heureusement de la belle lumière de Philippe Ferreira et du piano percussif de Sébastien Gisbert.

Déterrer nos rêves

C'est souvent fort, parfois inégal. On trouve au fil de la pièce certaines prises de paroles moins parlantes, parce que trop écrites, trop didactiques.

Piemme aime les mots, leur bruit et leur fureur. Il fait levier du langage comme un terrassier de sa pioche : déterrer les aspirations et les rêves ensevelis sous nos compromis quotidiens. Voilà en partie l'entreprise. Bournac prend à sa charge l'autre partie de l'enjeu : faire sens de ce trop-plein d'intentions et canaliser l'énergie des comédiens, parfois tentés par le sur-régime, pour amener ce beau spectacle à l'équilibre.

11 octobre 2016

LE DÉPÊCHE DU MIDI

Nicole Clodi

NOTRE FILS, CE MEURTRIER

Charles -ou Carlos suivant qui le nomme -a tué homme. Autour de lui, -l'un après l'autre-, ils sont cinq personnages (le père, la mère, l'épouse, l'employeur et un jeune livreur témoin du drame) à essayer d'expliquer Charles, son geste mais surtout de s'expliquer eux-mêmes, voir les répercussions, ce que ce meurtre a provoqué et remis en cause en eux, se posant chacun les questions qui le concernent : le père, amer qui croyait que Charles n'était que la projection de lui-même, évoque la notion de filiation, de paternité, d'enfants qui nous échappent, le livreur, la question de la justice... Au cœur de ces monologues qui se suivent sans se ressembler, la mère qui ne parle que de son amour des livres, donnant peut-être ainsi la clé du mystère Charles, (qui viendra se raconter en milieu de pièce) : un dégoût de ce manque d'amour, universel et particulier, régnant aujourd'hui dans un monde mené par la pathétique nouvelle trinité des temps modernes : égoïsme, égocentrisme et narcissisme.

Présentée au Sorano jusqu'à ce vendredi, *J'espère qu'on se souviendra de moi* est une pièce, riche de mots et de pensées, que Sébastien Bournac, qui signe la mise en scène, a demandé à Jean-Marie Piemme, en s'inspirant d'un fait divers relaté dans un téléfilm de Fassbinder.

Suspendues, de grandes plaques de verre, à la fois transparentes, mobiles autour desquelles les comédiens se meuvent et se reflètent, sont autant de miroirs kaléidoscopiques livrant les différentes facettes de ces âmes en peine.

Les comédiens de la Cie Tabula rasa, chacun dans leur registre - cynique, emporté, angoissé, révolté...-, livrent avec une belle énergie, rythmée par le piano de Sébastien Gisbert, une palette de sentiments et d'émotions. Mention spéciale à Alexandra Castellon, l'épouse rebelle s'évadant de sa cage et à Alexis Ballesteros, sorti de l'Atelier volant du TNT, qui incarne ce jeune livreur jeté dans les incohérences de l'époque.

25 octobre 2016

L'INSATIABLE

Jean-Jacques Delfour

SIX PERSONNAGES EN QUÊTE DE THÉÂTRE

***J'espère qu'on se souviendra de moi* est une pièce écrite par Jean-Marie Piemme à partir du film de Fassbinder *Je veux seulement que vous m'aimiez* (1976). Créée à Toulouse dans une mise en scène ingénieuse de Sébastien Bournac, tout récent directeur du théâtre Daniel Sorano, cette pièce est le stimulant « récit » d'un fait divers, le meurtre au tournevis d'un conducteur agressif.**

Il s'agit d'une question adressée à tous et à chacun. Dans quel état se trouve la société pour qu'elle puisse engendrer cette agression et ce meurtre ? Puis-je affirmer en toute certitude que jamais je n'entrerai ni dans la peau du chauffard querelleur ni dans celle du justicier qui, héroïquement, au mépris des conséquences, interrompt la violence du chauffard par une violence plus grande encore ?

Autrement dit : Où en est le monde pour qu'une telle escalade de la brutalité soit possible ? Où en suis-je moi-même, qui suis-je, si je ne suis même pas sûr de pouvoir garantir que je n'entrerai pas dans une telle escalade ? Cette pièce est une tentative de réponse à ces questions lancinantes, ou à leur évitement.

Ce noyau de questions, comme des larmes sur une pierre brûlante, commande l'écriture et la mise en scène. La succession des témoignages où l'on mesure combien ce meurtre est récupérable narcissiquement et combien il est révélateur. La suscitation d'une autre scène, celle du fantasme, où est édifiée en douce la jouissance du meurtre. L'effet polar du puzzle convoquant la littérature judiciaire. L'esquisse progressive d'un héros justicier, d'un révolutionnaire doublé d'un idéaliste. Le tourniquet des miroirs, incitation à se reconnaître

dans tous ces autoportraits. L'usage de la musique à la fois comme soulignement, variation, suspens et comme stimulateur de fantasme. Enfin, un jeu difficile pour les comédiens, flottant entre récitation et hystérie, entre monologue et soliloque, la répression de l'émotion par la forme froide du témoignage et son exacerbation par l'aspect de rupture de digue.

La forme est d'emblée surprenante. Sur un plateau quasi nu, le père, plus furieux que triste, témoigne. Il s'adresse aux spectateurs en tant que tels, pour ainsi dire sans fiction. Pourtant, il est ce personnage, cette fiction : un père parano qui reçoit le meurtre commis par son fils comme une attaque personnelle. Lorsque la fiction du théâtre prend la salle et le public comme autre personnage, ce n'est pas le public qui devient fiction, c'est ce qui se déroule sur scène qui accroît sa part de réalité.

Chaque personnage vient s'expliquer sur scène, dans la forme d'abord étroite et coercitive du témoignage, exposant tout un matériel psychique qui déborde le cadre de l'enquête de police, et flirte avec le confessionnal, le divan psychanalytique, le plateau de télé-réalité. Le théâtre n'a jamais existé seul ; mais il est peut-être vrai de dire qu'il a aujourd'hui de nombreux et sérieux concurrents. Les autoportraits, par millions sur les réseaux sociaux, sont en même temps, pour qui sait voir, des reflets du monde contemporain. Moi, moi, moi ! Mais pas seulement. Ici, chaque personnage témoigne pour lui-même et aussi au sujet de Charles alias Carlos. Et fournit des sentences mémorables, des fleurs de rhétorique qui donnent à penser, des jeux de langage qui stimulent, des bouts d'analyses pertinentes. L'esprit du spectateur

progresses dans la résolution du polar, tout en baguenaudant çà et là, écoutant la mère infantile qui aime son fils mais méprise en secret son indifférence envers les livres, le camarade de travail dont l'idiotie savante esquisse un tueur idéaliste et penseur, l'épouse ambiguë qui s'estime finalement sauvée, délivrée de son passé, de sa vie ratée (l'audace communicative du crime), le livreur de pizza cause indirecte du meurtre et dont l'amant révèle une belle interprétation.

La pièce propose une typologie du meurtre : fait divers banal et à moitié incompréhensible, acte collectif porté par un individu tueur désigné (comme on parle de patient désigné en psychiatrie systémique), événement radical semblable à un recommencement, manifeste philosophique d'une résistance aiguë à l'abus de pouvoir, acte narcissique pour sortir du néant (cf. le titre). Vient à l'esprit le meurtre sans sujet commis par Meursault, qui, contrairement au programme de son nom, est transformé en sujet auteur par la machine judiciaire, produisant une intelligence responsable, elle-même résultat de l'accusation pénale qui présuppose ce qui est d'abord absent, mais qui devra périr sous l'absurde couperet.

Le témoignage, poignant, évocateur, suscite une autre scène, celle du fantôme, un espace mental où le spectateur tisse la toile grise des faits et le chiffon rouge des images de meurtre qui sont toujours des objets de jouissance, celle qu'on n'avoue pas, celle qu'on dénie, qui nous accable et nous fascine. D'où l'importance du livreur de pizza : c'est lui, tel un aède épique, qui fait le récit tragi-comique de l'événement, et en déploie la richesse sémantique et fantasmatique, le fantasme se soutenant de la polysémie, c'est-à-dire du fond de néant indécidable sous-jacent à tout signe. Fond d'indécision dont procède le désir.

La mise en scène a la redoutable tâche de donner suffisamment à voir pour éviter l'épuisement du théâtre, son échec, et pas trop pour éviter le didactisme, c'est-à-dire l'affaiblissement du désir. La fiction du théâtre se change en vérité dès lors que le jeu d'ombres et de lumières dé-

voile indirectement le réel dont c'est la nature d'être toujours autre que ce que j'en sais. Dans cet entrelacs des corps, des paroles et des fantasmes, le metteur en scène a su trouver un équilibre entre présence et absence.

Les miroirs tournants, peut-être un écho à Welles, permettent de prolonger la coulisse sur scène, de dessiner un espace scénique souple et poreux, de retourner l'idée d'une réflexion et d'un concernement auprès du spectateur, de dramatiser, par leur rotation, tel moment, enfin de susciter la valse des ombres qui hantent tout le théâtre moderne.

Une pièce virtuose qui demande au metteur en scène beaucoup d'astuces pour enchaîner ces témoignages, et aux comédiens une singulière présence sur scène, ni tout à fait monologue ni vraiment soliloque.

Ici, les personnages tentent de rester identiques à eux-mêmes, durant leur récit monologique. Mais ils résistent difficilement à l'éclatement, à la solitude, à la fragmentation (soliloques). Personne pour répondre à l'inquiétante étrangeté suscitée par la proximité répugnante et fascinante du meurtre. Les comédiens s'en tirent très bien (particulièrement Alexis Ballesteros et Benjamin Wangermée). Ils sont à la fois partie et tout. Ils jouent d'un trait, avec le problème posé par les respirations habituellement portées par les changements d'interlocuteurs, celui des entrées et des sorties qu'aucun lien narratif ou dramatique ne relie.

Le régime du soliloque, la lutte contre la solitude, la séparation, domine, avec quelques moments monologiques, pour faire face à la pluralité interne. Il n'y a plus de récit rassembleur. Règnent les mythes diaboliques (au sens littéral : diviseurs). Le monde est plat, sans communauté. Le fait contingent du meurtre révèle une atomisation des hommes : ravage de l'individualisme grégaire, naufrage néo-libéral d'individus prétendument indépendants et autonomes, c'est-à-dire qui doivent être libres comme l'industrie et la politique capitaliste l'ont décidé puis imposé depuis trois siècles.

À VOIR ET À ÉCOUTER :

Entretien sur France 3 Toulouse

à voir sur le site http://pluzz.francetv.fr/videos/jt_local_19_20_toulouse_1000068343.html (à partir de 1mn 55)

Entretien sur Radio Présence

à écouter sur le site <http://www.radiopresence.com/spip.php?rubrique20> (Emission du 08/10)

Entretien sur Radio Mon Païs

à écouter sur le site http://www.radiomonpais.fr/IMG/mp3/excusez-moi_de_vous_interrompre_10_octobre.mp3